



# SEMONS DES POSSIBLES

**p-a-c**  
Agir par la Culture

**ciép**

**CAL**  
Libres, ensemble

# CULTUREsISTANCE

## ONT PARTICIPÉ À L'ÉLABORATION DE CETTE CAMPAGNE:

Lahcen Ait AHMED, Jean CORNIL, Jean DE BRUEKER, Virginie DELVAUX, Vincent DUFOING, Dominique GEEROMS, Frédéric LIGOT, Stéphane MANSY, Barbara MOURIN, Yanic SAMZUN, Dominique SURLEAU, Samuel THIRION, Thierry TOUSSAINT et Pierre VANGILBERGEN

## Sommaire

### Préface

la culture comme moteur  
d'émancipation et de résistance

### Introduction

Pourquoi une campagne commune  
PAC/CAL/CIEP  
Culture, moteur d'émancipation et de résistance ?

### Actions de résistances

- > Femmes au café
- > Belgique, mode d'emploi
- > Maison à partager
- > Marches exploratoires de femmes
- > Medor
- > Organise ta colère
- > Terre en Vue et Herbes folles
- > Festival Steenrock
- > Incredible Edible Tournai
- > La Rawette - Service d'Echange Local
- > GAS'ANAMA: Devenir des « consomm'acteurs » solidaires
- > R d'accueil
- > Le Ropi, payez en argent content
- > les 3R, une initiative citoyenne
- > Socrate « En écho »
- > La pauvreté dans tous ses états
- > Cap vers l'alpha
- > Comité de travailleurs avec et sans papiers
- > Une image positive de l'Habitat Permanent du Parc résidentiel de la Gayolle
- > Sur les pavés le Pic - Nic
- > La Baraque
- > Réseau d'Échanges Réciproques de Savoirs Mangrove
- > Elles bougent

# LA CULTURE COMME MOTEUR D'ÉMANCIPATION ET DE RÉSISTANCE



La culture, entendre en son sens anthropologique comme l'ensemble des modes de vie et des représentations collectives et non uniquement comme «les arts et les lettres», véhicule depuis quelques décennies de profondes mutations.

Ces métamorphoses qui s'étendent du passage généralisé de la vie en ville aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, de l'atomisation des humains par la rupture avec les solidarités traditionnelles à l'exacerbation de l'individualisme, de la déprédation des écosystèmes à la glorification de la consommation, traduisent une nouvelle séquence de la destinée humaine et le passage à un stade supérieur du capitalisme.

Un des traits les plus saillants de cette culture dominante en est la convertibilité en valeur monétaire de plus en plus d'objets, de créations, d'attitudes, de services... La valeur d'échange tend à supplanter la valeur d'usage pour reprendre les concepts marxistes. L'argent achète progressivement tout et rien, à terme, ne devrait lui échapper même nos pensées et nos rêves les plus intimes.

L'humain est de plus en plus assigné à un rôle exclusif de producteur et de consommateur. Cette définition unidimensionnelle du sens de l'existence est alimentée par l'exacerbation du désir, stimulé par la publicité et le management, d'accumuler sans cesse le plus de biens et de services. Le centre commercial remplace peu à peu les lieux de communion d'antan.

Cette marchandisation généralisée de tous les éléments, de la nature à la culture, devient le paradigme dominant. La référence centrale d'une vie réussie est l'intégration dans une culture de masse dont le sport, le tourisme ou les industries culturelles constituent des exemples significatifs. Propriété et loisirs sont les mots emblématiques de notre présent.

Cette civilisation de la possession sans fin du monde, outre la dramatique prédation des ressources de la biosphère, génère par le développement de sa logique propre, d'insupportables inégalités entre les hommes. Celles-ci, malgré d'incontestables progrès dans le bien-être et la qualité de vie de certaines populations, ne cessent de s'accroître au fil du temps. La misère, la pauvreté ou l'exclusion peuvent entraîner une

gamme très large de réactions, du fanatisme le plus meurtrier aux expériences alternatives les plus solidaires.

\*

Des mutations gigantesques ébranlent notre monde. Démographie exponentielle, décentrement de l'Occident comme maître de la planète, révolutions scientifiques et techniques inouïes, hégémonie de l'économie comme modèle explicatif exclusif du fonctionnement des sociétés, risques climatiques radicalement neufs, détresses, solitudes et mal-développements qui prolifèrent... Mille grilles de lecture de notre modernité coexistent, des plus sombres aux plus optimistes.

Pour notre part, devant ces transformations saisissantes, nous aspirons, en qualité d'acteurs de l'éducation populaire, et parmi bien d'autres, à nous emparer des débats et à déconstruire les imaginaires dominants de cette nouvelle culture qui s'ébauche. Tenter de mieux comprendre permet de s'émanciper des pesanteurs de l'idéologie dominante, du sens commun et des propos à courte vue. Cette démarche permet également de rompre avec l'hégémonie du

modèle marchand qui irrigue bien des réflexions et des actions.

Elle permet aussi d'interroger le consentement quasi généralisé à l'organisation présente du capitalisme. Jadis, la justification de l'ordre établi reposait essentiellement sur des motifs religieux. La légitimité du pouvoir reposait sur l'adhésion des hommes à une vision commune des divinités, des génies ou des esprits. Puis le consentement s'est fondé sur des principes plus rationnels comme le juste, le beau, le vrai qui se sont incarnés, sous formes multiples et concurrentes, dans la nation, le peuple, l'Etat, la révolution, la «race», la liberté, la démocratie ou le prolétariat.

Les circonstances historiques en fonction des rapports de force ont permis la domination d'un groupe social sur un autre au nom de l'un de ses principes, présenté comme un référent de vérité à portée universelle. Cette construction idéologique masque le caractère arbitraire du pouvoir exercé par la classe dominante qui impose une organisation du monde considérée comme naturelle. Ce travail de légitimisation des rapports de pouvoir «consiste fondamentalement à euphémiser les rapports de force en rapports de sens,

par la transfiguration du fait en droit et en valeur» comme l'écrit Alain Accardo. «On commande toujours aux autres au nom de Dieu, du Père et de la Nation, de la Liberté, de la Beauté, de l'Amour... Bref d'une valeur reconnue».

Déconstruire cette légitimisation, mettre en lumière les rapports de force et de pouvoir, présentés faussement comme naturels, est une des tâches centrales de l'éducation permanente car dominants comme dominés rattachent tous leur existence à des croyances et à des valeurs. Il convient, aussi exigeant cela soit-il, de tenter de mettre à nu l'arbitraire de la domination et de contester les valeurs invoquées pour légitimer les rapports de pouvoir.

\*

Ce processus nécessite de critiquer l'illusion naturaliste qui prétend expliquer les rapports sociaux par des données naturelles, invariables et universelles, comme certaines caractéristiques physiques, intellectuelles ou affectives.

Ainsi l'identité sexuelle connaît historiquement tant de variations qu'il est impossible d'affirmer qu'une

propriété est intrinsèquement masculine ou féminine. Il n'y a aucune définition de la virilité ou de la féminité en soi mais une infinité de représentations symboliques, morales et juridiques, en fonction des civilisations, des cultures ou des groupes sociaux, des relations entre les femmes et les hommes. Le patriarcat, qui postule la suprématie de l'homme par une division sexuée inégale du travail et une autorité légitime de l'homme sur la femme, est un des modes de domination les plus répandus dans l'histoire humaine. Malgré une certaine forme d'indifférenciation sexuelle et une mise en œuvre de politiques anti-discrimination contre le sexisme et le machisme, certains sédiments du patriarcat subsistent dans les sociétés postindustrielles, en particulier dans les relations professionnelles.

Faire passer le fait biologique ou fait symbolique et donc aux possibles modes de domination masculine, dans le cas de la construction de l'identité sexuelle, représente tout le travail social d'interprétation et de transformation des données naturelles, que l'on pourrait qualifier de culture. Ne plus considérer comme légitimes les différentes formes de sexisme, et en particulier les plus subtiles et les plus euphémisées, est l'une des inlassables tâches

pour déconstruire au plus profond des mentalités les représentations inégalitaires des rôles sociaux des hommes et des femmes.

Au-delà des querelles, passionnantes et décisives, sur les différents aspects du féminisme et de la théorie du genre, nul n'est déterminé pour adopter tel ou tel comportement. «Naturaliser» les conduites des femmes et des hommes serait les enfermer dans une essence figée et intangible, à l'encontre de tous les processus de démocratisation, de liberté et d'égalité amorcés par les révolutions bicentennaires contre l'ordre aristocratique et inégalitaire de l'ancien régime.

\*

La même logique prévaut dans les combats contre le colonialisme, le racisme et l'antisémitisme. Attribuer une essence définitive, une caractéristique figée, à une culture, à un peuple, à un de ses membres revient en fin de compte à nier l'histoire et la liberté. C'est réduire un individu particulier à une catégorie générale, à un exemplaire de caractéristiques prétendument communes à une prétendue «race». Il n'y a pas d'essence de «l'Arabe», du «Juif», de «l'Africain»,

de «l'occidental». Même si le racisme évolue, passant de la prétendue hiérarchie des «races» à l'absolutisation des différences, il reste une conception de l'organisation humaine scientifiquement fautive, moralement ironique et politiquement dévastatrice. Et si les races «biologiques» ou «culturelles» n'existent pas, le racisme a été depuis des siècles, de la soumission des Amérindiens à la traite négrière, le cadre de référence idéologique à toutes les formes de colonialisme et de néocolonialisme.

Aujourd'hui, malgré les discours et les politiques anti-discrimination, après la Shoah, le Rwanda ou la Bosnie, la lecture raciale des rapports sociaux se prolonge par exemple par la réduction d'un groupe social à un référent identitaire unique, comme la culture et la religion et, par négation, de l'historicité. L'ethnisation des relations collectives, de la manière la plus euphémisée au jugement de valeur le plus brutal, par des déclarations, des attitudes ou des politiques de ségrégation, transpire encore fortement dans les mentalités, les visions simplistes de l'organisation du monde, le sens commun qui préside à de nombreux discours même si la différence entre «eux» et «nous» est souvent masquée. Il y a ici

aussi urgence à déconstruire le discours raciste ou ethniciste.

\*

Les dominations sexistes et raciales s'articulent à la structure des rapports entre les classes sociales. Le conflit central pour la répartition des ressources et des richesses, celui qui oppose travail et capital, s'établit encore aujourd'hui au travers de pôles antagonistes quant à la distribution de la propriété. Malgré la nécessité de mettre en exergue toutes les nuances, les variations et les degrés sociaux dans une répartition des biens et des services, il n'en reste pas moins que les inégalités entre les extrêmes de la hiérarchie sociale non seulement perdurent mais s'accroissent en regard du temps historique. A l'échelle nationale, continentale et mondiale, et dans des proportions très différentes, la tension entre les revenus des dominés et ceux des dominants n'a cessé de s'exacerber. Mille exemples, tirés de l'actualité, des migrants en Méditerranée aux profits bourgeois faramineux, illustrent l'accroissement vertigineux des inégalités économiques, sociales et culturelles.

Cette domination économique recouvre la domination masculine et la domination «blanche». Cette interaction ou cette superposition des modes d'exploitation et d'oppression s'illustre dans tous les domaines et en particulier dans la sphère du travail qui reflète la hiérarchie sociale. La femme célibataire, chômeuse et d'origine immigrée en constitue une forme d'idéal-type. Et ne dit-on pas que l'homme le plus pauvre du monde est la femme africaine ?

La résistance et l'émancipation à ces différentes formes de domination, fondées sur le sexe, la «race», ou la classe sociale, peuvent se traduire, selon les termes du *Dictionnaire des dominations* du Collectif Manouchian, par «l'augmentation de la puissance d'agir du dominé et comme la destruction du pouvoir d'appropriation par les dominants». Face à certains aspects du consentement des dominés et d'anesthésie des consciences, la capacité, collective et non seulement individuelle, des dominants à la résistance et à l'émancipation s'exercera en fonction des rapports de force à un moment donné de l'Histoire.